



Università
Ca' Foscari
Venezia

Laurea Magistrale

in Lingue e Letterature Europee, Americane e Postcoloniali

**Le thème de l'amour selon le point de vue
de deux héroïnes : le cas des *Lettres
Tahitiennes* de Madame de Monbart et des
Lettres d'une Péruvienne de Madame de
Graffigny**

Relatore

Prof. Alessandro Costantini

Correlatore

Prof.ssa Fulvia Ardenghi

Laureando

Lorenzo Petrella
871945

Anno Accademico

2019 / 2020

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
PREMIER CHAPITRE.....	3
1.1 INTRODUCTION À MADAME DE MONBART.....	3
1.2 INTRODUCTION À FRANÇOISE DE GRAFFIGNY.....	7
DEUXIÈME CHAPITRE.....	15
2.1 L'INGÉNUITÉ AU SERVICE DE L'AMOUR.....	15
2.2 UN AMOUR DE CONSEILLEUR.....	22
TROISIÈME CHAPITRE.....	31
3.1 LE DÉVELOPPEMENT DE ZULICA.....	31
3.2 MADAME L'INGÉNUITÉ.....	36
CONCLUSION.....	43
BIBLIOGRAPHIE.....	54

INTRODUCTION

La thèse présentée traite le concept d'amour perçu par les héroïnes qui viennent de deux pays très lointains de la France, c'est-à-dire Zulica, héroïne des *Lettres Tahitiennes* écrite par Madame Joséphine de Monbart, et de Zilia, héroïne des *Lettres d'une péruvienne* de Françoise de Graffigny.

Le choix de cet argument se trouve dans la volonté d'approfondir ce thème dont j'ai traité pendant ma licence dans une autre université. Dans le cas traité, j'avais analysé les effets négatifs et positifs que les personnages masculins ont apporté aux héroïnes des ouvrages que j'avais choisis, c'est-à-dire *Madame Bovary* de Gustave Flaubert et *Ritratto di signora* écrit par Henry James. Vu que j'ai aimé beaucoup traiter le sujet de l'amour à travers deux romans contemporains, pour le mastère j'ai voulu examiner cette thématique, mais avec deux histoires qui se situent au-delà de la France au fin de comprendre si l'amour à Tahiti et en Pérou est perçu dans la même manière que en France.

La thèse tourne autour des trois chapitres: le premier chapitre s'occupe de la présentation de ces deux écrivaines qui ont écrit ces deux recueils des lettres. Ici on voit que Françoise de Graffigny et Joséphine de Monbart n'ont pas eu des longues carrières littéraires, mais elles sont pleines d'éléments qui ont influencé leur style: l'influence rousseauiste, un mariage tumultueux et une correspondance par lettres qui ne termine pas bien pour l'Madame de Monbart; la vie dans les salons littéraires, une longue correspondance

par lettres et un abbé qui a donné des conseils à Madame de Graffigny pour améliorer son écriture et sa capacité de vendre son ouvrage.

Dans le deuxième chapitre on s'occupe d'une analyse contrastive du concept de l'amour perçu par les deux jeunes filles avant le départ de leurs aimés, c'est-à-dire Zeir dans *Lettres Tahitiennes* et Aza dans *Lettres d'une Péruvienne*. Ce chapitre s'occupe de la présentation de ces deux héroïnes dans leurs pays d'appartenance, donc Tahiti pour Zulica et Pérou pour Zilia et leur premier approche à l'amour avec leurs aimés qui sont en train de partir soit dans les *Lettres d'une péruvienne*, soit dans les *Lettres Tahitiennes*.

Le troisième chapitre est dédié à la vision de l'amour, mais après des faits éclatants qui ont impliqué Zilia et Zulica : Zulica abandonné par son peuple à cause d'un engagement avec Johnston, un soldat anglais qui est arrivé dans l'île avec sa brigade et une mauvaise nouvelle de Zeir, tandis que Zilia se trouve dans un pays totalement différent de son Pérou dans tous les points de vue possibles. Ici on discute à propos du changement de Zulica et de Zilia à propos de la vision de l'amour pour comprendre si, à la fin, l'amour est toujours importante où, quelque fois, il faut admettre que l'amour n'est pas toujours un élément essentiel.

Pour conclure le quatrième et dernier chapitre de cette thèse n'est qu'un résumé de ce on a traité dans le deuxième et le troisième chapitre, où on met en opposition les changements de la vision de l'amour pour part de nos deux "sauvagesses", et on fait une considération à propos de sujet.

PREMIER CHAPITRE

Dans ce chapitre nous présenterons l'écrivaine Joséphine de Monbart en la situant dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle. Plus précisément, nous établirons un parallèle entre cette écrivaine et une autre femme de lettres de la même période qui a pratiqué le genre épistolaire : Françoise de Graffigny.

INTRODUCTION À JOSÉPHINE DE MONBART

Joséphine de Monbart, née Marie-Joséph Peyrennit de Lescun de Monbart, est une écrivaine peu connue « parce qu'elle était femme, parce qu'elle publiait en Prusse et non en France, parce qu'elle s'exprimait dans un style qui n'a pas survécu à la Révolution » (Monbart 1784 [2012], 1): en ce qui concerne sa biographie il y a peu d'informations, qui d'ailleurs ne sont pas toujours claires ni vérifiées.

Par exemple, il existe plusieurs orthographes de son nom : comme Jean-Paul-Friedrich Richter affirme dans son œuvre *Denkwürdigkeiten aus dem Leben von Jean Paul Friedrich Richter*, il y a deux autres orthographies (Peyronnet et Peyronny). Il y a des doutes même à propos de son nom Lescun, dont il existe aussi l'orthographe Lescunq.

On ne connaît pas son année de naissance : on sait qu'elle est née à Paris à la fin des années 1750 et qu'elle a terminé « ses études au couvent » (Monbart 1784 [2012], 1).

Du point de vue littéraire, sa carrière n'a pas été très longue et sa production littéraire en est la confirmation. Sa première œuvre remonte au 1776 avec *Les loisirs d'une jeune femme*, où elle raconte « le voyage entre le Languedoc et Berlin avant de décrire de manière plus acerbe la Prusse que les Monbart découvrent à leur arrivée » (1) et elle est suivie par *Sophie, ou de l'éducation des filles*, écrite l'année suivante. Un autre ouvrage important pour l'évolution littéraire de Joséphine de Monbart est *Mélanges de Littérature*, écrit en 1779. Il faut mentionner cet ouvrage parce qu'il réunit « des épîtres, des bouts rimés, divers textes en vers, le début d'un trame théâtral » (2) et annonce le style et les thèmes que Mme de Monbart reprendra pour l'écriture de son chef-d'œuvre, c'est-à-dire les *Lettres tahitiennes*, écrit en 1784.

Dans les *Lettres tahitiennes* nous trouvons un des éléments typiques du « goût du XVIII^e siècle» (Béguin, 38) comme l'héroïne de l'ouvrage «innocente(s) et facile(s) à séduire» (Béguin, 38) : on voit cet élément dans la première lettre écrite par Zulica à Zeïr quand elle dit

« Lumière de ma vie, il est donc bien vrai que l'on peut s'attacher à un être au point de devenir indifférent pour tous les autres ? Zeïr, mon cher Zeïr, ta tendre Zulica fait retentir de ses cris ce rivage où elle te vit s'éloigner d'elle, j'y cherche l'empreinte de tes pas, j'arrose de mes larmes l'endroit où tu me dis adieu. » (19)

Cette affirmation est forte, c'est pourquoi Zeïr, le bien-aimé de Zulica, abandonne la fille tahitienne dans l'île pour découvrir ce qui se trouve au-delà de la réalité tahitienne. Cette condition d'abandon

causée par Zeïr est le point de départ pour la fille tahitienne pour comprendre que l'amour peut être sacrifié et conduira Zulica à une décision drastique.

Les *Lettres tahitiennes* ont été l'ouvrage le plus important de Mme de Monbart puisque elles ont eu le privilège d'être publiées à Bruxelles et à Paris en 1786, tandis que *Les loisirs d'une jeune dame* et *Sophie ou de l'éducation de la fille* ont été publiées seulement en Prusse.

Elle s'inspire à certaines femmes de lettres françaises contemporaines comme Madame de Sévigné, Madame de La Fayette, Madame de Graffigny et Madame de Genlis et elle n'est pas influencée par la pensée « rationaliste et encyclopédiste » (Béguin, 37) typique de la Prusse, où « elle a vécu de 1775 à 1784 avec Louis de Monbart, un parent plus âgé » (Monbart 1784 [2012], 1).

Après son exploit littéraire, elle change son nom en Von Sydow, nom de son mari né en Prusse, et fuit dans une ville à la campagne, lointaine de la civilisation et idéale pour apprécier le « goût de la solitude et de la rêverie » (44) et pour se dédier « à l'éducation de sa fille et à l'administration des biens » (44).

Toutefois cette situation de solitude et de rêverie ne la satisfait pas parce qu'elle découvre que son mari est « vulgaire et infidèle » et donc incapable d'être son bien-aimé.

Pour cette raison, elle quitte la ville prussienne où elle se trouve, après une dizaine d'années vécus avec lui et, comme l'affirme Béguin, elle «se retire avec sa fille avec le domaine de Klein-Rambin». (Monbart, 1784 [Marcellesi, 2012], 2), ville allemande jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Comme Claude Pichois affirme dans sa thèse de doctorat *L'image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, « c'est à Prenzlau, au cours de l'hiver 1798-99, qu'elle fut initiée à Jean-Paul¹ par un Mr Wolf, prêtre, aimable et estimable homme de lettres qui avait vu Richter à Leipzig au printemps précédent»².

Alors Madame de Monbart commence une correspondance par lettres en 1799 avec lui et elle est heureuse d'avoir connu un homme qui est capable de la comprendre, puisqu'elle affirme que « Jean-Paul croit à l'amitié, ce sentiment divin » (Béguin, 52). Entre les deux il y a un grand rapport de complicité : Madame de Monbart écrit que Jean-Paul est un « homme vrai et sensible » (53) tandis que Jean-Paul écrit à un ami que Mme de Monbart a toutes les caractéristiques qu'il cherchait dans une femme et qu'il l'aime jusqu'à la folie.

La correspondance entre Joséphine de Monbart et Jean-Paul se termine en 1803 à cause de nombreuses vicissitudes des deux, comme le mariage et les changements de résidence de Jean-Paul et la période difficile de Madame de Monbart causée par le divorce de son mari et le départ de sa fille.

La carrière littéraire de Madame de Monbart se conclut avec cette correspondance : à partir de ce moment, jusqu'à sa mort en 1829, elle ne publie plus. Elle a été oubliée par tous sauf par Jean-Paul, qui lui rend hommage dans le conte moral *La secrète complainte des hommes d'aujourd'hui* où le personnage ressemble un peu à son ancienne

¹ C'est le pseudonyme de Johann Paul Friedrich Richter (1763-1825), écrivain allemand. Il a adopté ce pseudonyme en hommage à Jean-Jacques Rousseau.

² Claude, Pichois, *L'image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, p. 26. Online 08/03/2021.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k33867921/f30.item.texteImage>.

correspondante par son sérieux, sa candeur et « la divine faculté de se fier à ses semblables ». (59)

INTRODUCTION À FRANÇOISE DE GRAFFIGNY

Françoise d'Issembourg du Buisson d'Happoncourt, née Graffigny, est une femme de lettres française née en 1695 à Nancy.

Elle est considérée comme l'une des femmes de lettres les plus importantes de la littérature du XVIII^e siècle. Madame de Graffigny est tombée dans l'oubli pendant la Révolution Française mais son œuvre a été reprise dans les années 1960 quand le mouvement féministe a fait sa parution.

Madame de Graffigny s'intéresse au monde des lettres quand elle arrive à Paris et prend contact avec les écrivains les plus importants de cette période : elle connaît Marivaux, Jean-Jacques Rousseau, Diderot et D'Alembert.

Le point de départ de cette femme de lettres pour la connaissance du monde des romans épistolaires est la correspondance avec François-Antoine Devaux en 1738. Dans cette correspondance elle lui écrit chaque jour pour lui témoigner de son intégration dans le monde du livre et des lettres.

Le rapport de complicité que Madame de Graffigny et Monsieur Devaux ont instauré à travers la correspondance est constant : dans la plupart des lettres elle lui parle des livres qu'elle reçoit et fait des appréciations sur les contenus.

L'approche à la lecture est un autre élément qui ressort de la correspondance avec Devaux : elle fournit des conseils sur la façon de lire avec beaucoup de libertés et sur l'usage des formules de politesse dans les lettres.

En plus, dans cette correspondance Madame de Graffigny raconte l'évolution de la vie littéraire de la France du XVIII^e siècle et la naissance des librairies, un commerce de détail qui s'occupe de la vente des livres, né au Moyen Age mais entravé durant le XVIII^e siècle à cause du *Code de la librairie et imprimerie de Paris* promulgué en 1744.

Le développement de Madame de Graffigny se lie aussi à son entrée au cercle littéraire de Madame Jeanne Quinault « Bout-du-banc », le cercle littéraire le plus à l'avant-garde de la France du XVIII^e siècle. C'est grâce à ce cercle qu'elle touche pour la première fois

le système d'influence propres au monde des lettres et de la librairie, et notamment les pratiques du patronage et de la recommandation dont elle bénéficiera elle-même avant d'en faire profiter les jeunes auteurs qui l'entourent (Bessire, 30)

Un autre personnage important pour la formation de Madame de Graffigny est l'abbé Gabriel-Louis Pérau. Cet abbé, prieur à la Sorbonne mais jamais ordonné prêtre, a fait paraître plusieurs publications dont la majorité concernant les commandes de librairies.

Grammairien du latin et du français, il est une voix d'autorité pour la plupart des imprimeurs puisqu'il est capable de juger de la valeur littéraire des manuscrits qui lui sont proposés.

Grace à l'abbé Pérau, Madame de Graffigny fait la connaissance des librairies et des *courtages*, élément cardinal pour l'instauration d'une achat-vente entre deux ou plusieurs personnes pour s'assurer des revenus.

Elle devient une lectrice respectable et bientôt auteure, mais aussi une grande intermédiaire. Elle conjugue ces trois habilités dans l'art de l'écriture par lettres.

Elle commence à écrire par lettres parce qu'elle est convaincue d'être capable de mettre en pratique tout ce que l'abbé Pérau lui a montré et parce qu'elle est confiante à propos de la formation d'un livre qui est capable d'unir tous les éléments nécessaires pour avoir du succès à travers la littérature (public, exigences du lecteur et goûts littéraires).

A partir de ce propos Françoise de Graffigny met à exécution tout ce qu'elle a appris grâce à l'abbé dans son ouvrage *Lettres d'une Péruvienne*, écrit en 1747, où Zilia, une jeune et belle princesse inca capturée par les envahisseurs espagnols de sa ville, a été portée plus tard en France grâce à un capitaine de la marine qui s'appelle Déterville.

Comme Angéles Garcia Calderón affirme dans l'article *Un ejemplo relevante del modelo portugues en la epistola amorosa : Las letras d'une Péruvienne de Mme de Graffigny* paru dans la Revista de Estudios Franceses « La première édition (1747), anonyme, a été publiée en deux tirages avec la suivante indication du lieu « A Peine » ; elle comprend 38 lettres qui précèdent un court « Avertissement »³

³ « la primera edición (1747), anonima, aparece en dos tiradas con la siguiente indicación de lugar « A Peine » ; comprende 38 cartas precedidas de un breve « Avertissement », dans Angéles, Garcia Calderón, « *Un ejemplo relevante del modelo portugues en la epistola amorosa : las Letras d'une Péruvienne de Mme de Graffigny* », REF, Vol.8, p. 132. Online 25/01/2021. [CALDERON.pdf](#)

Toutefois la première édition des *Lettres d'une Péruvienne* n'a pas eu le succès que Madame de Graffigny s'attendait puisque la critique de la période n'a pas perçu dans l'écriture de ces *Lettres* un élément d'innovation qui pourrait susciter de l'intérêt vers le lecteur, mais un style déjà utilisé par d'auteurs excellents comme Guilleragues et Montesquieu.

En effet Françoise de Graffigny reprend chez Guilleragues le sentimentalisme des lettres recourant dans la plupart des lettres écrites par Zilia, tandis que des *Lettres persanes* de Montesquieu reprend la forme des lettres et, comme Silvia Montorsi l'affirme indirectement dans sa thèse *Philosophe et Bon Sauvage. L'Étranger et le combat des Lumières dans la France du XVIII^e siècle*, les *Lettres d'une Péruvienne* sont un exemple parfait de plagiat.⁴

D'autre part Heidi Bostic, auteure du papier *Women and reason in French narrative of the eighteenth century*, n'est pas d'accord avec cette affirmation en soulignant que « Vraiment, ce n'est pas évident que Mme de Graffigny connaissait les textes de Guilleragues, qu'elle avait cherché à imiter Montesquieu, ou qu'elle avait même lu les *Lettres persanes* »⁵

⁴ « Malgré toutes les stratégies anti-censure employées, le nom de l'auteur sera connu rapidement, puisque cet ouvrage connaît très vite un énorme succès, comme en témoigne la grande quantité d'imitations, comme par exemple les *Lettres juives* (1738) et les *Lettres chinoises* (1739) de Boyer d'Argens, ou les *Lettres d'une Péruvienne* (1747) de Françoise de Graffigny ». https://www.academia.edu/39074508/Philosophe_et_bon_Sauvage_L%C3%89tranger_et_le_combat_des_Lumi%C3%A8res_dans_la_France_du_XVIIIe_si%C3%A8cle

⁵ « Actually, it is no way clear that Graffigny was familiar with Guilleragues's text, that she set out to imitate Montesquieu, or that she had even read the *Lettres persanes* » dans Heidi L. Bostic « *Women and reason in french narrative of the eighteenth century* », 2000, p. 47. Online 29/01/2021. [BOSTIC.pdf](#)

Ensuite Madame de Graffigny a modifié *Les lettres d'une Péruvienne* avec de petits changements sur le plan de la technique et de l'iconographie ajoutant dans la même année des « suites », c'est-à-dire des prolongements de l'histoire pour rendre plus compréhensibles les *Lettres d'une Péruvienne*.

Il y a une première suite écrite en 1747, entre la première et la deuxième édition des *Lettres d'une Péruvienne*, et elle se limite à une interaction entre Déterville, Céline y Zilia.

Cinq ans plus tard, en 1752, Madame de Graffigny publie la deuxième édition des *Lettres d'une Péruvienne*, augmentée de trois lettres et fournie aussi du nom de l'auteur.

A cette édition suivent deux autres suites. La suite suivante, écrite en 1774, doit être prise en considération puisque le traducteur R. Robert traduit «en anglais les lettres de Mme de Graffigny : les originelles dans un premier tome et dans un deuxième les 7 anonymes de la première suite, en ajoutant 22 autres (de la lettre 46 à la 67), caractérisées par la conversion de Zilia au catholicisme.»⁶

Le travail de Madame de Graffigny est toujours en évolution : elle a continué son travail de réécriture de ses *Lettres d'une Péruvienne* pour les rendre les plus agréables possible.

C'est pour cette raison que Mme de Graffigny a ajouté une quatrième et une cinquième suite des *Lettres d'une Péruvienne* à la fin du XVIII^e siècle où elle l'enrichit des éléments qui rendent plus compréhensible son roman comme Aza qui « trahit sa bien-aimée, sa

⁶ « à l'inglés las cartas de Graffigny : las originales en un primer tomo y en un segundo las 7 anonimas de la primera suite, anadiendo 22 propias (de la carta 46 a la 67), caracterizadas por la conversion de Zilia al catolicismo. » dans Angéles, Garcia Calderón, « *Un ejemplo relevante del modelo portuges en la épistola amorosa : las Lettres d'une Péruvienne de Mme de Graffigny* », REF, Vol.8, op.cit., Online 25/01/2021.[CALDERON.pdf](#)

religion et sa patrie ; Déterville se ruine et Zilia lui offre sa fortune, laquelle il accepte plutôt que sa main. ».⁷

Françoise de Graffigny n'écrit pas ce roman par lettres seulement parce qu'elle croit de connaître les goûts des lecteurs et pense d'être capable de vendre son livre : elle recourt au roman par lettres parce qu'elle veut créer un travail d'introspection, aussi : à travers Zulica, l'héroïne des *Lettres d'une Péruvienne*, elle se questionne sur son identité et cherche à faire un parcours de développement lettre après lettre.

En effet, à partir de sa capture, Zulica se trouve dans une réalité totalement différente de celle qu'elle avait vécue jusqu'à ce moment-là en Pérou et c'est dans le moment où Zulica se trouve à Paris, un endroit totalement différente de son Pérou, qu'elle commence à se poser des questions autour de son identité et demander si elle est capable de s'adapter dans un pays si lointain du point de vue de la géographie, comme celui de la tradition.

Du côté de la critique les *Lettres d'une Péruvienne* ont reçu plusieurs jugements négatifs sur certains aspects du roman épistolaire en question : Angél Garcia Calderón déclare dans son essai que les *Lettres d'une Péruvienne* « manque de vraisemblance, fautes et imprécisions historiques, exagérée morale métaphysique, tendance pour part de l'écrivaine vers l'héroïne, final peu vraisemblable, etc. , »⁸. C'est à la suite de ces critiques que Françoise de Graffigny a essayé de modifier

⁷ « traiciona a su amada, su religion y su patria » et Déterville qui se arruina y Zilia le ofrece su fortuna, que aquel acepta a la vez que su mano », op. cit., Online 26/01/2021, [CALDERON.pdf](#)

⁸ « falta de verosimilitud, errores y imprecisión historicas, excesiva moral « metafisica », inclinacion por parte de la autora hacia la protagonista femenina, final poco plausible, etc., » op. cit., Online 26/01/2021. [CALDERON.pdf](#)

encore son roman épistolaire, mais sans succès puisque les critiques des époques successives n'ont pas arrêté de souligner les aspects négatifs soulevés dès la publication de la première édition.

Pour les standards du XVIII^e siècle, les *Lettres d'une Péruvienne* sont un grand travail de Françoise de Graffigny : comme l'éditeur David Smith l'a écrit dans son ouvrage « ont été traduits en sept langues – anglais (1748), italien (1754), russe (1791), allemand (1792), espagnol (1792), portugais (1802), et suédois (1828) »⁹ du point de vue des contenus aussi bien que du point de vue des éléments stylistiques.

Dans son livre *Romans de Femmes du XVIII^e siècle*, Robert Laffont écrit que le succès des *Lettres d'une Péruvienne* lui a garanti l'accès à la cour viennoise au fin d'écrire des pièces de théâtre » (Laffont, 61) consacrant cette lectrice, éditrice, intermédiaire, journaliste et auteure aussi.

Madame de Graffigny écrit aussi deux pièces pour la cour de Marie-Antoinette : *Cénie* en 1750, qui lui a donné encore plus de visibilité, et *La fille d'Aristide* en 1758.

Selon English Showalter, éditeur de *Correspondance de Madame de Graffigny*, c'est à cause des critiques soulevées autour de la pièce théâtrale *La fille d'Aristide* que Françoise de Graffigny « à neuf heures du soir du 12 décembre 1758, alors qu'elle était l'hôtesse d'une soirée, qu'elle s'éteint définitivement chez elle, entourée d'amis. » (Showalter, 328).

⁹ « has been translated into seven languages - English (1748), Italian (1754), Russian (1791), German (1792), Spanish (1792), Portuguese (1802), and Swedish (1828). », dans David Smith « The popularity of Mme de Graffigny's *Lettres d'une Péruvienne* : The bibliographical evidence », *Eighteenth-Century Fiction*, Volume 3, numéro 1. Online 28/01/2021. [SMITH.pdf](#)

A la lumière de ce que nous avons traité dans ce premier chapitre, les deux femmes de lettres prises en considération pour cette thèse ont des affinités de leurs vies qui se reflètent dans leurs romans épistolaires: Françoise de Graffigny a eu un mari qui aimait le jeu d'hasard et qui la battait « jusqu'à mettre en danger [ses] jours, aggravant ses brutalités par une grande avarice » (Asse 1972, VI) tandis que Madame de Monbart a eu un mari infidèle; en outre les deux dames ont en commun un quelqu'un qui les « écoute » et avec lesquels elles ont instauré un rapport de complicité : Madame de Monbart a eu un contact avec l'écrivain Johann-Paul-Friedrich Richter tandis que Françoise de Graffigny a eu une correspondance avec François-Antoine Dévaux.

Ces deux écrivaines ont eu une vie matrimoniale difficile et tous les deux ont décidé de chercher confort dans l'écriture des lettres afin de trouver du plaisir et aussi quelqu'un qui aime parler peu importe le sujet en question (Madame de Monbart, par exemple, parlait avec Johann-Paul-Friedrich Richter à propos de religion et de la question homme-femme).

A partir de ces propos, nous allons plus en profondeur pour comprendre mieux l'évolution de ces deux chefs-d'œuvre écrits par ces deux femmes de lettres, introduisant les héroïnes de ces deux romans épistolaires et le rapport amoureux avec leurs bien-aimés dans le chapitre suivant.

DEUXIÈME CHAPITRE

2.1 : L'INGÉNUITÉ AU SERVICE DE L'AMOUR

Les *Lettres tahitiennes* sont un ouvrage écrit par Madame Joséphine de Monbart qui traite l'histoire de deux héros, Zulica et Zeïr, sous la forme d'un échange de lettres. Les deux personnages racontent tout ce qui se passe pendant la permanence à Tahiti de Zulica tant que Zeïr se trouve dans la ville de Paris.

Dès les premières lignes de la première lettre envoyée par Zulica à son aimé, on note qu'elle commence à douter du choix de Zeïr qui a décidé de partir pour la France. Elle lui demande la raison pour laquelle il est allé dans un pays si lointain de sa patrie et elle compare la distance entre eux avec la distance entre la France et Tahiti, parce qu'elle a peur d'être sans une guide au cas où un nouveau peuple pourrait arriver dans l'île. D'ici, le thème de la distance et de l'amour commence à être un argument très fréquent dans la correspondance des lettres des deux héros.

Même si on est seulement dans la première lettre, Zulica se demande tout de suite pour quelle raison Zeïr est parti, mais elle reste désorientée parce qu'elle ne le comprend pas. Cette attitude de Zulica est ingénue parce qu'elle pense qu'il l'a laissée par sa faute, mais en réalité ce n'est pas pour cette raison-ci, puisqu'il pourrait avoir choisi d'aller en France pour faire de nouvelles expériences.

Toutefois l'ingénuité de la jeune fille l'amènera à s'interroger elle-même du concept de l'amour perçu jusqu'à ce moment-là : c'est le cas

de la perplexité soulevée par Zulica, où elle demande à Zeïr « d'où vient l'amour, sentiment si doux, si naturel ? Ce présent sacré d'une divinité bienfaisante, est-il devenu pour moi un sentiment douloureux et pénible ? » (Monbart [1784] 2012, 20). L'opposition de ces deux groupes d'adjectifs (doux/naturel et douloureux/pénible) n'est pas fortuite mais il faut l'analyser dans l'époque où cet échange de lettres a eu lieu: en effet la période intéressée est la fin du XVIII^e siècle, quand les premiers Européens commencent à s'intéresser à cette île peu connue.

Les premiers Européens qui ont visité Tahiti ont été les Britanniques grâce au lieutenant Samuel Willis en 1767. Toutefois la première difficulté rencontrée par les Européens a été l'instauration d'un contact avec les sauvages tahitiens. C'est une mère coïncidence que Laure Marcellesi, traductrice des *Lettres tahitiennes* avait cité dans son travail « *From noble savage to colonial subject: Tahiti in eighteenth-century French Literature* » que

"La dénonciation d'une colonisation n'est pas seulement une prédiction obscure, il devient le sujet principal d'un texte qui traite la contamination des sauvages Tahitiens avec les barbares Européens".¹⁰

¹⁰ URL <https://search.proquest.com/docview/304390081/B86C70E419004BC6P/Q/7?accountid=17274> , "The denunciation of colonization is not just a dark prediction – it becomes the main focus of a text concerned with the contamination of Tahiti sauvages by European barbarity, dans Laura M. Marcellesi, « *From noble savage to colonial subject : Tahiti in eighteenth-century French Literature* », p. 133, online 07/03/2020.

Toujours dans la même lettre, Zulica commence à faire des allusions au rapport entre elle et Zeïr et on découvre un rapport bringuebalant entre les deux : elle ne parle plus de lui comme un fiancé ou un aimé, mais comme un « amant », donc il faut entendre qu'elle a accepté négativement le départ de son Zeïr. C'est pour cela qu'elle se réfugie dans l'écriture : elle trouve consolante l'écriture dans ce moment-là même si elle croit que « pouvaient s'écrire ceux que rien ne sépare, qui toujours ensemble n'ont besoin que de leurs yeux pour s'exprimer ce qu'ils sentent » (Monbart [1784] 2012, 20).

Pourtant Zulica préfère l'amour naturel plutôt qu'un amour à distance, mais la seule façon de contacter son aimé/amant maintenant est à travers des lettres.

Le thème de la distance se sent même à travers les mots de la lettre suivante et, en plus, elle commence à souffrir à cause de l'absence de son aimé :

« Comment supporterai-je la douleur qui m'accable ? Chaque instant semble l'accroître et emporter avec soi une partie de l'espoir qui me soutenait ; les plaisirs me sont odieux, ils me rappelleraient l'idée de mon bonheur ; où es-tu, que fais-tu ? »
(21)

Elle déteste le manque de son aimé, la « lumière » (19) de sa vie, celui qui a rendu sa vie la plus belle parmi celles de toutes les jeunes femmes de l'île. A cause de cette distance, elle a commencé à détester tout ce qui la rendait contente parce que chaque action qu'elle accomplit est un constant rappel à Zeïr.

Elle utilise toujours le terme lumière puisqu'il est comme un rayon de soleil qui allume l'obscurité tahitienne et elle est convaincue que son aimé va revenir à Tahiti parce qu'il a pris une mauvaise décision en quittant l'île, tout pour une question de bonheur et des plaisirs causé par l'amour que la jeune fille éprouve pour Zeïr. Pourtant, on pourrait avancer l'hypothèse qu'elle déteste l'amour parce qu'elle le lie à Zeïr et, donc, que la pensée de son aimé la porte à un état de douleur qui la consume chaque jour. Pour l'instant, la seule chose qui reste à Zulica est le fait de pleurer à cause de la situation qui s'est créée.

Si l'on pourrait penser qu'elle pleure à cause de la distance qui la sépare de Zeïr, en réalité elle pleure sur la « crédulité » (22) de son amant. Elle pleure sur lui parce qu'elle croit que partir pour la France est la pire chose à faire dans ce moment-là, surtout si le garçon s'en va en France pour apprendre le « fatal secret » (22) qui, trouvé dans la lettre envoyée à son aimé, pourrait susciter de la curiosité chez le lecteur et créer de l'attente mais qui, d'autre part, pourrait aussi faire croire que la femme souffre si beaucoup tellement que même si la situation n'est pas si grave ; la distance l'emmène à amplifier son malaise. En plus, elle met en garde Zeïr en lui disant que quand il arrivera à Paris chaque personne pourrait l'influencer négativement.

En effet, dans les lignes suivantes on découvre la raison pour laquelle Zeïr devrait rentrer dans l'île et c'est parce que

« Ces Français si doux, ces Français auxquels nos plus belles Tahitiennes se sont empressées d'offrir le bonheur, par la plus noire des ingratitude ont maltraité basement ceux de nos

compatriotes auxquels la beauté et la jeunesse donnaient le plus de droit à la concurrence. » (22)

On peut alors avancer une première hypothèse à propos de ce qui l'inquiète dans la conduite de son aimé et c'est que toutes les Tahitiennes ont commis une grave erreur en « offrant leur bonheur » parce que les Français ne sont pas intéressés au bonheur, ils sont intéressés seulement à la conquête des territoires d'outremer, même si d'autre part les Tahitiens ne pouvaient pas imaginer que les Français étaient un peuple assez désagréable et guerrier. Donc Zulica craint que Zeïr puisse devenir comme tous les Français qui sont arrivés dans l'île, à savoir, qu'il n'ait plus de sentiments pour sa femme, mais qu'il soit animé seulement de désirs de conquête.

Un autre élément important se trouve pour mieux encadrer l'inquiétude de Zulica dans la première lettre : « injustes et avides, ils voudraient pour eux seuls un bonheur que nous leur permîmes imprudemment de partager ; ils ont porté le trouble dans ces paisibles contrées ». (19)

Zulica avait déjà compris que les Français ne pouvaient qu'apporter des problèmes à son peuple ; elle était la seule à avoir eu des doutes sur ce nouveau peuple ; donc sa réaction est critiquable parce qu'elle aurait pu conseiller à son peuple d'agir contre eux alors qu'elle s'est conduite en citoyenne qui a de l'admiration pour un peuple étranger. Pourtant la notion de « crédulité » (22) qu'elle utilise dans la troisième lettre à Zeïr, puisqu'elle croit que son aimé va trouver que la France est un pays agréable, peut s'adapter sur elle-même parce qu'elle a été convaincue indirectement par son peuple à accepter les Français et à

mettre au second plan sa propre estime (« l'amour serait-il moins ingénieux ? ») (21)

Un autre élément à prendre en considération pour le développement moral de Zulica est la correspondance avec Zeïr. Premièrement, la correspondance entre eux n'est pas si active pour de nombreuses raisons, comme le temps qui passe entre une lettre et la suivante (il faut souligner que nous sommes à la fin du XVIIIe siècle et qu'une lettre pouvait arriver aussi depuis beaucoup de mois et, donc, un message important ne l'était plus quand il arrivait au destinataire).

Pour lire la réponse de Zeïr à la troisième lettre envoyée de Zulica, il faudra attendre seize lettres. Comme elle écrit au début de la lettre numéro vingt, elle a reçu les « dernières lettres » (62) et l'on constate l'usage des mots « mon bien aimé ». Ici on peut remarquer que les deux jeunes ont rattrapé le temps perdu même s'il y a quelque chose qui mine l'harmonie de Zulica et la conduit à trouver de la consolation sur Zeïr.

Toutefois cette consolation est éphémère parce que, si « un instant de joie s'est fait sentir à mon âme en apprenant que la tranquillité est rentrée dans la tienne » (62), d'autre part « il semble que mes maux augmentent à mesure que les tiens diminuent » (62): elle est contente pour son aimé, mais elle est triste à cause justement de son bonheur, comme si Zeïr était censé de ne pas être heureux de sa condition en France, comme s'il devait toujours penser à elle. On comprend dans ces lignes que la jeune fille est dans une situation grave, puisque la seule force qui la soutient est la lecture des lettres que son Zeïr lui envoie de la France.

C'est aussi grâce à la lecture des lettres de son aimé qu'elle retrouve « un sentiment vainqueur de toutes nos lois [qui] me fait trouver de la raison et de la justice dans ma fermeté » (63). Le choix des mots est curieux parce que ici Zulica fait une allusion à un élément constant qui lie Zeïr à elle : il y a, selon Zulica, un sentiment qui va au-delà des lois, quelque chose qui ne peut pas être contrôlé par une loi écrite et c'est l'amour. Pourtant c'est justement l'amour qui lui permet de ne pas succomber à ce qui l'entoure, qu'il s'agisse des Français ou des émotions qu'elle pourrait éprouver dans n'importe quelle autre situation.

Même si l'amour pour Zeïr est la seule chose qui porte la jeune fille à ne pas commettre des actions imprudentes, la situation à Tahiti est grave du point de vue de la colonisation du fait qu'elle est tout seule dans le vrai sens du mot parce que sa fréquentation avec les Français entraîne la perte de ses amis.

A partir de l'explication des lettres de ce chapitre, on peut donc formuler les premières considérations à propos de la situation de la jeune fille à Tahiti.

D'après ces premières lettres, nous avons devant nos yeux une jeune fille qui vive intensément l'amour et qui est toujours douteuse à propos de la décision prise par Zeïr de s'en aller en France, parce qu'elle a peur que ce voyage changera sa vision du monde.

Elle cherche à montrer à Zeïr toutes les raisons pour qu'il puisse décider de faire retour à Tahiti, mais inutilement car il est déterminé à rechercher de nouvelles expériences. Donc elle va rester seule et avec une seule chose à disposition, c'est-à-dire son amour, sentiment qu'elle éprouve chaque fois qu'elle pense à son aimé, quand elle se

trouve dans une situation compliquée, comme c'est le cas de l'arrivée des Français.

Grace à l'amour, Zulica reste ferme dans ses résolutions et elle est la seule des Tahitiens qui est capable de comprendre la situation qui l'entoure, au moment jusqu'au moment où elle a un moment de faiblesse à l'égard d'un étranger, qui lui est pourtant fatal, car il la conduit à rester isolée, sans son aimé, sans amis et sans place. Par conséquent, elle comprend qu'il ne lui reste plus qu'à continuer à vivre et qu'à espérer dans la bonne chance.

2.2 : UN AMOUR DE CONSEILLEUR

La deuxième section de ce chapitre est dédiée au concept de l'amour selon le point de vue de Zilia, l'héroïne de l'épître *Lettres d'une Péruvienne* écrit par Françoise de Graffigny. Toutes les lettres de ce recueil sont écrites uniquement par la jeune fille péruvienne à son aimé Aza. La première partie de ces lettres ont été écrites après la capture de Zilia par les « Sauvages » (de Graffigny [1747] 2016, 63) comme elle les définit dans la première lettre. Dès le début, les étrangers se montrent comme des hommes sans sentiments envers le peuple péruvien et, dans le cas en question, vers Aza « Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage ; ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir».

Ici, comme dans les *Lettres tahitiennes*, les conquérants ne s'intéressent point aux peuples qu'ils envahissent quant à la capacité

de conquérir des territoires sans se faire aucun problèmes, même avec des éparpillement de sang.

D'après les écrits de la fille péruvienne les « sauvages », qui ont envahi le territoire où elle vivait, apparaissent comme plus sanguinaires que ceux présents dans les *Lettres tahitiennes* et, en plus, on perçoit une violence envers Zilia sans précédents : on le déduit grâce au verbe « arracher » (« Arrachée de la demeure sacrée » (65)) et grâce à l'expression « traîner ignominieusement » (« traînée ignominieusement hors du Temple » (65)). En outre cette violence est évidente dans la vision atroce du panorama à travers les yeux de Zilia (« au lieu des fleurs que l'on aurait semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourants » (65)). Pourtant, à cause de cette vision, elle commence à trouver une solution pour continuer à vivre et à penser seulement à son aimé sans se souvenir aussi du spectacle qu'elle a vu.

Elle se réfugie dans l'usage des *quipos*, un ensemble des cordes nouées l'une avec l'autre et souvent utilisées pour les calculs mathématiques. Ici, elle les utilise pour instaurer une conversation avec Aza. Ce qui étonne à propos de l'usage est sa première réaction à propos de la création de ces *quipos* puisqu'elle se demande justement pourquoi elle les a créés sans une apparente motivation. Elle se souvient tout de suite de la raison pour laquelle elle a conservé tous ces *quipos* et c'est parce qu'ils sont les seules choses qui lui rappellent son aimé. A partir de la deuxième lettre, elle créera un dialogue avec son aimé qui se trouve dans un pays inconnu, afin de se convaincre qu'elle n'est pas seule dans cette situation et que la présence de son aimé (même s'il est une présence imaginaire) lui permet de survivre.

A travers les *quipos* créés par Zilia, on comprend qu'elle aime Aza jusqu'à la folie et que c'est grâce à lui qu'elle est une femme plus élevée. En plus, on découvre qu'il est un homme très magnanime parce que, comme elle écrit plus avant :

Si tu étais un homme ordinaire, je serais restée dans l'ignorance à la quelle mon sexe est condamné. Mais ton âme supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus, tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi (67).

Il éprouve de l'intérêt vers Zilia. D'autre part il montre un acte de lâcheté à l'endroit de ses habitants et de son aimée quand les conquérants défendent sur l'île avec la seule intention de la conquérir vu qu'elle écrit « Hélas ! Si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? » (68).

A travers la communication avec les *quipos*, il y a un élément étonnant : si, d'un côté, Zilia se demande pourquoi il n'est pas retourné à Tahiti, plus avant elle l'invite à ne pas régresser dans la ville où ils vivaient et à ne pas avoir de la confiance envers les étrangers. Donc on pourrait penser qu'elle a eu un moment de lucidité pendant l'écriture de cette lettre parce qu'elle aurait pu mettre en danger Aza ; c'est pour cette raison qu'elle lui écrit « Abandonne ton Empire ». (68)

A partir de la quatrième lettre, elle commencera à faire un appel constant à l'amour qu'elle éprouve pour son aimé qui, avec les *quipos*, est la seule force qui garantit la survivance à la situation où elle se trouve maintenant. Dans la lettre numéro Zilia fait la connaissance de ceux qui l'ont prise en otage. Ce peuple se montre disponible à la

jeune fille : elle est aidée par ces étrangers, qui ne semblent pas être comme les autres qui l'ont attrapée. C'est pour cela qu'elle commencera à se demander si ce peuple est bon comme elle a pensé la première fois qu'elle l'a vu ou si ce peuple se montrera comme l'autre ou aussi plus sanguinaire.

La lettre suivante porte l'attention à un détail concernant la femme et à un autre qui implique le peuple. En effet, le début de la première lettre commence avec la phrase :

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *Quipos* manquait au comble de mes peines ; dès que mes officiaux Persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentait mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage. On m'en fait rendu le trésor de ma tendresse, mais je l'ai acheté par bien des larmes (81)

Le premier détail, lié à Zilia, nous montre qu'elle a toujours écrit à son aimé à travers le seul moyen de communication qu'elle avait à sa disposition, c'est-à-dire à travers les *quipos*, et que le peuple qui a emprisonnée la jeune fille a commencé à douter de la façon de communiquer de Zilia, à savoir qu'ils ont pensé qu'elle pouvait envoyer des messages à des peuples ennemis. Le deuxième point à prendre en considération est la réaction que ce peuple a eu vers Zilia : ce peuple est le même qui a entièrement détruit sa ville. Ce qui est étonnant est le fait que seulement Aza et Zilia ont survécu à la barbarie : Aza s'est enfoui, tandis que Zilia a été emprisonnée. Pourquoi cette réaction ? On pourrait supposer qu'il y a un fort intérêt à Zilia.

Une autre lettre qui mérite l'attention à propos du sujet de l'amour est la lettre numéro neuf, où Zilia fait la connaissance du *Cacique*, c'est-à-dire de Déterville, le chef du village, et où elle entend pour la première fois le terme France. Déterville semble agir comme s'il était un esclave, mais en réalité il est le premier qui accepte Zilia pour la femme tel qu'elle est et il est le premier qui l'introduit à la langue française à travers deux phrases très importantes, c'est-à-dire « je vous aime » (92) et « je vous promets d'être à vous » (92), deux phrases qui renvoient au sujet de l'amour et qui seront souvent utilisées dans ce recueil de lettres.

Pour ce qui concerne l'amour, la douzième lettre nous révèle d'autres détails sur l'attitude de Déterville envers Zilia parce que l'on note à travers certains gestes que Zilia est la première femme qu'il a devant ses yeux. En effet la fille dit qu'elle ne sait

quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout à coup, il me serra fortement la main en prononçant d'une voix émue, *Non... le respect... sa vertu* et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux et puis il courut se jeter sur son siège à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.(101-2)

Comme on l'a déjà énoncé avant cette citation, il s'agit du premier contact que Déterville a eu avec une femme. En plus Déterville a peur de Zilia, tandis que Zilia a des problèmes de communication à cause d'une langue étrangère qu'elle doit apprendre à partir de zéro.

Par la suite, Zilia fait la connaissance de la famille de Déterville, une famille parisienne qui n'accepte pas facilement la présence de la jeune fille, surtout la mère (« elle jeta sur moi un regard dédaigneux » (106)) et la sœur de Déterville (« Quelque regards sévères qu'elle jetait de temps en temps sur moi, achevaient de m'intimider et me donnaient une contrainte qui gênait jusqu'à mes pensées » (106)).

A cause de ces éléments, Zilia commence à douter du garçon, elle se demande si cette famille n'approuvera jamais une fille qui vient d'une nation si lointaine de la leur. A la fin, après une dispute, la famille de Déterville approuve la nouvelle arrivée et ils vont devenir plus amicaux. Toutefois Zilia continue à avoir des doutes sur eux et, donc, elle pose ses doutes envers des lettres écrites à Aza.

La seule personne qui semble éprouver du respect et de l'amour vers Zilia est Déterville et on le découvre à travers la réaction qu'il a eu quand Zilia a suscité du dégoût aux jeunes hommes et aux jeunes filles de l'haute société : c'est la première fois que la fille péruvienne s'est sentie aimée comme Aza l'aimait et c'est la première fois que Zilia a commencé à douter de ses sentiments d'amour envers Aza.

A la conclusion de la dix-septième lettre, on voit qu'il y a un principe de fermeture du point de vue de la communication entre Aza et Zilia à cause des cordons terminés qui étaient le seul moyen de communication: cela lui provoque un sens de vide que sur le moment elle ne peut pas remplir et cela l'amène à s'« éloigner de lui » (119).

La distance entre les deux commence à être importante et elle souffre de cet éloignement parce qu'elle se trouve loin de sa « Nation » (121) et « sous une domination Étrangère » (121): maintenant elle se trouve dans une nation où elle n'est pas capable de

communiquer à cause d'une langue totalement nouvelle. Finalement elle se remet à son Aza, en lui demandant une aide pour survivre dans cette terre nouvelle.

Il y a une nouveauté dans la dix-neuvième lettre : Zilia trouve une nouvelle façon de communiquer avec Aza et c'est à travers l'écriture. Donc elle n'utilise plus les *quipos*, mais elle s'est évoluée aussi pour s'adapter à la culture du peuple qui l'a accueillie. Ce changement se situe dans la même période où Déterville a laissé le pays parce qu'« il est allé faire la guerre pour les intérêts de son Souverain ». (123) A cause de ça, Zilia a été portée dans une « maison de Vierges » (123) où elle vit avec des femmes plus ignorantes qu'elle. La seule consolation qu'elle a pour ne pas penser à cette situation est d'écrire, puisqu'« il est le seul témoin docile des sentiments de mon cœur » (125) et le seul moyen pour communiquer tout l'amour qu'elle éprouve pour Déterville sans le dire à haute voix.

Le temps continue à passer à Paris et Zilia commence à faire la connaissance d'une nouvelle personne, c'est-à-dire le *Religieux* (ou *Cusipata* dans la langue de Zilia). Religieux convaincu, il a tenté de convaincre la jeune fille péruvienne à « embrasser la religion de France ». (131)

Zilia a toujours douté de cette religion et, en réalité, elle était allée chez le Religieux pour avoir des réponses à propos de sa capture : la cause de la cruauté commise par l'Empire français est recherchée dans l'or. En plus elle comprend qu'elle a été le trophée d'un combat entre Déterville et le meilleur soldat de l'Empire espagnol. Toutefois elle n'est pas pleinement convaincue des mots prononcés par le Religieux

parce que Déterville est « humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité ». (133)

Apparemment, la lettre vingt-trois confirme la première hypothèse avancée sur Déterville, il paraît comme l'homme timide de la première rencontre avec Zilia à Paris, tout souriant et « attentif à mes paroles, paraissait se plaisir à les entendre sans songer à m'interrompre ». (137)

Toutefois on découvre que Déterville n'est pas un homme si déterminé, il est plutôt un homme qui demande toujours l'opinion de sa famille ; on le comprend à travers les mots prononcés par Zilia, « elle m'a dit que je ne devais pas espérer d'être aimé de vous ». Donc, Déterville est facilement influençable par les autres gens, qui lui conseillent de faire la chose la moins appropriée : dans le cas en question, ils lui disent que c'est inutile d'avoir une interaction plus intime avec Zilia. Plus avant, il y aura le premier contact avec le concept de l'amour, mélangé avec la jalousie du garçon vers la fille parce qu'il est sûr du fait que Zilia aime encore Aza, non lui, et donc il lui demandera de l'aimer de la même manière.

En conclusion, dans les premières vingt-quatre lettres de ce recueil, on fait la connaissance de Zilia, une jeune fille péruvienne laissée par son premier amour, Aza, et capturée par les Français comme récompense d'un combat avec un des indigènes. Elle fait la connaissance de Déterville, celui qui a gagné le combat, et de sa famille à Paris. Dans cette nouvelle vie, sans savoir ni langue, ni usage, ni coutumes, elle connaît plus profondément Déterville en découvrant certains mauvais éléments qu'elle n'aurait pas dû savoir comme la raison pour laquelle ses soldats et lui ont pillé son Empire.

Toutefois elle est convaincue qu'elle n'a pas été capturée par lui pour cette raison à cause d'un instinct dû à l'amour qu'elle commence à éprouver pour le jeune Français.

TROISIÈME CHAPITRE

3.1 : LE DÉVELOPPEMENT DE ZULICA

Dans ce chapitre on aborde le concept de l'amour après que les deux aimés ont laissé leur patrie. Maintenant on traite la question selon le point de vue de Zulica, l'héroïne des *Lettres tahitiennes*, tandis que dans le deuxième sous-chapitre on examine la question selon le point de vue de Zilia, l'héroïne des *Lettres d'une Péruvienne*.

Pour ce qui concerne la situation de la fille tahitienne, la situation est assez tragique puisque à cause d'une erreur, qu'elle commit elle-même, elle s'est retrouvée sans « plus d'amis, plus de parents, plus de patrie ; en un mot je ne m'appartiens plus » (Monbart [1784] 2012, 64). Elle peut compter seulement sur Zeïr qui, parallèlement, est à Paris pour découvrir les usages et les traditions qui sont à lui inconnus.

Mais si Zulica s'est retrouvée toute seule dans cette situation, c'est aussi à cause de ses compatriotes. En effet ses compatriotes sont devenus des « barbares compatriotes » (63) à cause des habitudes adoptées par les Français (« Les Tahitiens ont violé envers moi toutes les lois de l'humanité » et « mes lâches compatriotes, séduits par de faux biens, s'applaudissent de leur trahison » (64)) en laissant la fille « proie d'un monstre » (64) avec beaucoup de problèmes à résoudre sans aucun aide. C'est pour cela qu'elle se remet au garçon et à son amour, puisqu'il est la seule personne qui peut l'aider dans cette situation si absurde. A partir de ces données, on peut avancer les premières considérations à propos de cette situation.

En premier lieu, Zulica écrit beaucoup plus de lettres que Zeïr.

Dans ses lettres on remarque un lexique lié à l'amour qui n'est pas très varié : en effet elle utilise toujours les mêmes mots, par exemple « amour » (19, 78, 111), « bonheur » (19, 46) et « cœur » (19, 111) et aussi des expressions comme « lumière de ma vie » (19) et « idole de mon cœur » (79) pour se référer à Zeïr.

Zeïr ne lui répond pas souvent parce qu'il se trouve à Paris et il préfère consacrer son temps à la découverte de la ville plutôt qu'à la correspondance avec sa bien-aimée: face aux nouveautés de la capitale, leur liaison passe au deuxième plan. En effet, dans ses lettres, il décrit les mœurs et les habitudes des Parisiens au lieu de demander des nouvelles de Zulica et de sa vie à Tahiti. Il n'exprime pas ses sentiments pour elle et il n'utilise pas le lexique de l'amour. À propos de la différence d'attitude de Zulica et de Zeïr, Laurent Versini affirme dans *Le roman épistolaire* qu'il y a une opposition entre « la crédulité et l'inconstance de Zeïr, vite corrompu en France, et la fausseté de sa maîtresse française, à la tendresse, à la fidélité que Zulica conserve en Angleterre »¹¹.

Zulica utilise aussi le terme *malheureuse* pour décrire sa situation à Tahiti parce qu'elle n'a pas été favorisée ni par les circonstances (comme l'arrivée des Français dans l'île et l'apprentissage des barbares habitudes des compatriotes de Zulica), ni par le destin, vu qu'elle est seule.

Toutefois, si d'un côté elle espère inutilement en un retour de son Zeïr parce qu'il « aime encore » (64) sa bien-aimée, d'un autre côté

¹¹ Laurent Versini, *Le roman épistolaire*, Paris, PUF, 1998, p. 136.

elle retourne à son premier doute qu'elle a eu à partir du départ de Zeïr, c'est-à-dire à la raison pour laquelle il l'a quittée : elle a toujours regretté la décision prise par son aimé parce qu'elle a besoin d'un guide dans cette période difficile. Une motivation assez étrange vu qu'elle invite Zeïr à ne pas retourner dans sa patrie puisque ses compatriotes ont pris « les vices des Européens » (64) comme la bonne foi, le désintéressement et la débauche qui a « pris la place de l'amour et nos Dieux irrités en ont retiré les plaisirs » (64).

Maintenant Zulica se retrouve toute seule et tout ce qui l'entoure est devenu étranger à ses yeux. Pourtant elle a besoin d'une aide pour part de Zeïr, non d'un point de vue physique, mais plutôt d'un point de vue moral, puisqu'elle a peur de perdre la faculté d'aimer et d'assimiler les mœurs des Européens, comme la capacité de trouver du plaisir dans les choses futiles comme l'argent.

Ensuite on découvre le premier acte de courage de la jeune fille qui maintenant revendique son état de Tahitienne libre vu que son amour est plus fort de « la religion du cruel Johnston » (79) et, donc, elle ne veut pas être soumise à quelque chose qu'elle n'acceptera jamais.

Elle a compris l'importance de suivre son instinct, c'est-à-dire de prendre ses décisions en nom de l'amour sans avoir peur des conséquences et sans avoir peur de chasser tous ceux qui apportent du « trouble et de la confusion » (79). Grâce aussi à cet acte de courage, elle acquiert confiance et conviction dans ses actions, parmi lesquelles on retrouve la volonté d'avoir Zeïr dans l'île physiquement, pour lui montrer qu'elle est améliorée du point de vue spirituel et moral et pour vivre ensemble jusqu'à la fin de leurs jours à Tahiti.

Malheureusement cette volonté de Zilia de vivre avec Zeïr va s'évanouir non à cause des Français, non à cause des Britanniques, non à cause de ses compatriotes, mais à cause de Zeïr même. Dans la lettre numéro cinquante et un, en effet, il y a un détail important qui montre que Zilia et Zeïr sont destinés à rester lointains :

L'ange de la mort a frappé mon âme, lorsque j'ai reçu ta dernière lettre : Zeïr, mon cher Zeïr, hélas ! Le plus cruel des maux n'est pas de te perdre, c'est de te savoir malheureux. (110)

Si les lettres lui donnaient la force de continuer à vivre, la dernière lettre reçue par Zeïr a tout effacé, même si dans une manière assez bizarre: si d'un côté ce qu'elle a appris pendant la lecture de la lettre ne lui a pas fait plaisir, de l'autre elle préfère perdre son aimé plutôt que de le voir malheureux.

Zulica, la jeune fille qui avait tremblé face à la mort parce qu'elle avait peur de ne plus aimer comme avant, maintenant elle change complètement sa vision de l'amour pour le bonheur de Zeïr. En plus, elle met en second plan l'amour puisque maintenant « la félicité fut seule l'objet de tous mes vœux ; loin de toi, l'idée que tu étais heureux consola ma misère ». (110)

Pourtant, la jeune fille qui a déclaré que toute sa vie était autour de l'amour commence à être heureuse quand Zeïr lui envoie des lettres dès la capitale et met de côté sa passion.

D'ici il y a un renversement de la situation, où Zulica commence à douter à propos du désir qui nous « rend les tyrans de ceux que nous aimons ». (111) À la fin elle comprend qu'un couple ne se fonde pas seulement sur l'amour, mais qu'il y a toute une série d'éléments qui

créent un rapport plus étroit entre deux personnes, comme le respect et la capacité de compréhension l'un vers l'autre.

Un autre détail à prendre en considération est la phrase par excellence qu'on retrouve souvent en ouverture des lettres écrites par Zulica: « Chère âme de ma vie » (111). La lettre numéro quarante-neuf sera la dernière lettre où l'on verra cet épithète.

Dorénavant on verra une Zulica plus réflexive, qui a compris la gravité de la situation et à qui les vertus de Zeïr sont plus précieuses que son amour, même si son cœur n'est pas d'accord (« cœur désespéré ») (111). Il s'agit de la seule lettre où Zulica prendra une décision importante sans aucun regret parce qu'elle a appris que Zeïr est tombé amoureux de Madame de Germeuil.

J'écrirai à Mme de Germeuil, je lui ferai le tableau de notre union, des années qui ont précédé ton goût pour elle, de la félicité d'où nous sommes déchus, enfin de mes malheurs et des droits qu'ils me donneraient si je pouvais en admettre d'autres que ceux que ton amour me conserve. (111)

A présent, Zulica accepte de ne plus être l'aimée de Zeïr parce qu'elle a compris que Zeïr aime seulement Madame de Germeuil et, donc, elle écrira une lettre à celle-ci où elle lui raconte de son rapport avec Zeïr du début à la fin et elle souhaite qu'elle soit une bonne fiancée pour le jeune homme et pour conclure elle affirme qu'elle fera tout le possible afin que Zeïr l'oublie.¹²

¹² « Au nom de l'amour qui gémit dans mon sein, daignez adopter mes sentiments » ; « s'il pouvait cesser d'être mon amant sans être malheureux, j'y consentirais encore ; je conserverais mon amour comme le seul bien qui me restât, heureuse dans mon malheur d'être la seule misérable » p.114

Pour conclure, on remarque une grande évolution de la jeune héroïne tahitienne. Si Zulica nous apparaît d'abord comme une fille sans un guide et sans l'aide de ses amis, à la fin elle reste ferme dans sa pensée et dans le moment le plus critique de sa vie grâce à une décision drastique, c'est-à-dire celle de mettre de côté son orgueil et son amour, le principe autour duquel Zulica faisait sa raison de vivre.

À la fin, elle comprend que l'amour engendre des effets positifs et négatifs et qu'elle a toujours entendu l'amour comme un élément fondamental pour un couple, sans comprendre que même l'amour, un sentiment à l'apparence positif, peut cacher des conséquences négatives comme la jalousie, sentiment qui a fait son parution à partir de la quatorzième lettre, où Zulica ne se laisse pas séduire par l'appréhension de Zeïr à propos de sa nouvelle expérience dans le nouveau monde.¹³

3.2 : LE DÉVELOPPEMENT DE ZILIA

Nous proposons de commencer notre analyse par la lettre numéro vingt-cinq où Zilia se trouve à Paris dans la maison de Déterville et de sa famille.

Dans cette lettre il est question de l'état de la relation entre Déterville et elle affirme « que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza, j'ai résisté longtemps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien » (de Graffigny [1747] 2016, 145). En effet, Déterville a demandé des éclaircissements à propos de ce que sa sœur a dit de Zilia, c'est-à-dire

¹³ « Ce que tu me dis de tes peines ne m'intéresse pas moins vivement » p. 45 ; « Je serais fâchée qu'une autre puisse t'aimer autant que moi » p. 46

qu'elle ne serait jamais l'épouse du garçon peut-être à cause de son origine ou parce que se marier avec une esclave¹⁴, trophée d'un combat, est un outrage pour une famille de haute lignée.

En fait, Déterville ne partage pas la même pensée de sa famille et il semble heureux de la décision d'avoir choisi Zilia comme son épouse. Toutefois il réagit comme ses parents et sa sœur, vu qu'il profite de l'incapacité de Zilia de comprendre le français. D'autre part, la jeune fille péruvienne ne comprend pas la situation puisqu'elle arrive à affirmer que

Si j'avais suivi les mouvements de mon cœur, cent fois j'aurais interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnaissance m'inspirait ; mais je n'oubliais point que mon bonheur devait augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes. (145)

Non seulement elle est incapable de dire ce qu'elle pense à propos de ce garçon, mais elle est si ingénue qu'elle pense encore qu'elle est à Paris pour une question d'amour et non comme un trophée d'un butin de guerre.

On en a la confirmation quand Déterville réagit bizarrement au moment où Zilia lui dit qu'elle veut s'en aller de sa maison même si ce départ lui pourrait coûter l'amitié de Céline.¹⁵ et de lui-même. En effet, il s'écrie : « Quoi Zilia [...] vous voulez nous quitter ! Ah ! Je n'étais point préparé à cette funeste résolution, je manque du courage

¹⁴ « [Le savant homme] m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avait fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il était sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquelles était qui me portait » p. 130.

¹⁵ Céline est la sœur de Déterville.

pour la soutenir. » (146). Deux clés de lecture sont possibles: il est mécontent pour elle à cause de son départ et, donc, il doit trouver une solution afin que « son butin de guerre » ne s'en aille pas, ou il fait semblant parce qu'il pourrait avoir compris que Zilia n'est pas à son aise dans cette ville. Plus avant on découvre pourquoi elle accuse Déterville :

Vous flétrissez mon âme en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une insensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui ferait l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révéler à des peuples adoreurs de la vertu. (146)

Elle a compris les intentions de Déterville depuis longtemps, même si elle n'est pas encore capable de parler parfaitement le français. Donc, elle lui suggère d'être plus vrai et de ne pas l'impressionner par chaque acte qu'il accomplit.

Si d'un côté elle a réussi à faire comprendre la situation à Déterville, de l'autre elle a commencé à avoir des problèmes avec Aza, puisqu'elle a su qu'il a « embrassé la Religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudrait que je ne renonçasse à la tienne ; non, tu l'aurais rejetée. » (147). Donc, Aza est passé du côté de la religion que Zilia devait accepter et que, en revanche, elle a refusée à cause de son insécurité. Maintenant les deux hommes qu'elle aime ne

correspondent pas à son amour puisque Aza est passé du côté d'une religion opposée à la sienne, tandis que Déterville ne semble pas être tombé amoureux d'elle.

Dès la lettre vingt-huit on est dans la maison où Céline habite avec son mari. On change de scène, mais la situation entre Déterville, Aza et Zilia reste toujours la même avec la seule différence que Zilia continue à écrire à Aza, parce qu'il est la seule personne à qui elle raconte ses pensées sur les usages et les coutumes des Français et sur tout ce qui concerne Déterville. Donc, à travers les lettres écrites à Aza on comprend qu'elle a pardonné sa décision d'embrasser une religion qui ne lui appartient pas, en s'éloignant du culte du soleil typique du peuple des Incas; elle a accepté sa volonté au nom de l'amour qu'elle éprouve pour son aimé.

Si l'on avait perçu dans la lettre vingt-deux un sentiment de revanche de Zilia vers Déterville, par où elle l'a invité à être plus simple, dans la lettre vingt-neuf Déterville essaie de l'adoucir (« les sanglots étouffèrent sa voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage » (175)), mais le cri de Zilia lui fait comprendre qu'il n'a pas rendu confortable le séjour en France.

En plus Zilia fait comprendre à Déterville qu'il n'a pas été un fiancé exemplaire : Zilia avait déjà compris dès le début que Déterville n'était pas un homme avec de bonnes intentions et, surtout, qu'il ne l'avait jamais vraiment aimée parce que sinon il aurait rendu plus agréable son arrivée. Toutefois elle est restée avec eux parce qu'elle ne veut pas décevoir ni Déterville, ni sa sœur.

C'est pour cette question d'amour que Déterville veut apitoyer Zilia :

Les sanglots étouffèrent sa voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage ! J'en répondais moi-même ; aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes. (173)

Une bonne technique, celle de faire pitié à une fille pour qu'elle reste avec nous. On pourrait penser que, en réalité, il aime vraiment Zilia ; toutefois la jeune ne semble pas être de la même opinion vu qu'elle lui répond que « je vous aime presque autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui » (173). Une réaction assez étonnante vu qu'elle avait dit à Déterville qu'elle n'aimait pas Aza dans le sens littéral du mot.

Une autre lettre importante à propos de la question Zilia et Déterville se trouve dans la lettre trente-cinq, plus précisément quand Zilia, Déterville, Céline et son mari étaient en train de dîner et le mari de Céline fait des compliments sur « sa nouvelle dignité » (193). Donc, pour la première fois dans ce recueil de lettres, Zilia a obtenu le respect qu'elle désirait dès son arrivée dans le nouveau monde.

L'amour pour Déterville et sa sœur est devenu fondamental quand elle a commencé à s'inquiéter de tout ce qui arrive aux deux jeunes :

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté: ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif, mais voyant qu'ils s'obstinaient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. (197)

On comprend donc que Zilia a des doutes et qu'elle pense que Déterville et sa sœur cachent quelque chose de très important ou quelque chose qu'elle ne devrait pas savoir. Elle commence à avoir des pressentiments à propos de leur attitude envers elle. En réalité Déterville avait une bonne nouvelle pour Zilia, à savoir qu'elle pourrait retrouver son Aza : une extraordinaire nouvelle pour elle puisqu'elle retrouver son aimé péruvien après beaucoup de temps.

Si d'un côté elle est contente, de l'autre elle est choquée parce que Déterville est parti pour aller dans l'Île de Malte. A cause de cela, elle tombe dans le désespoir le plus profond. Toutefois elle a un moment de lucidité, elle prend courage et elle écrit à Déterville qu'elle continuera à lui envoyer des lettres.

Elle lui conseille quand il est à Malte de penser à tous les jours passés ensemble et de se demander s'il est capable de la convaincre qu'il l'aime encore malgré la distance entre eux.

Si Zilia est désespérée à cause de Déterville, elle découvre une pire nouvelle : Aza ne l'a jamais aimée et il a été celui qui l'a « vendue » aux Français. Zilia accuse alors « leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude » (201). Donc elle a toujours cru, à tort, d'avoir un Péruvien qui l'aimait dès le premier moment où il l'avait rencontrée, mais à la fin elle comprend que le sentiment n'était pas réciproque. En outre, elle ne peut pas accepter de vivre dans une société qui a profité de sa religion pour commettre des abus impardonnables et surtout, elle ne peut pas « être admis[e] dans une société si pure, sans abandonner le motif qui la détermine, sans

renoncer à sa tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence »(201).

Cette phrase démontre toute l'incohérence de Zilia : elle a aimé Aza parce qu'il était l'empereur des Incas et parce qu'il l'a aidée ; elle a cru avoir trouvé l'amour d'une vie entière ; elle est devenue le trophée d'un combat ; elle s'est trouvée à Paris grâce à Déterville qui l'a aimée dès le premier moment et à cause de l'amour même elle s'est éloignée de Déterville parce qu'elle n'était pas complètement convaincue. Finalement elle comprend que l'amour n'a jamais existé avec Aza. Malgré le tort de Aza, Zilia accepte le péruvien et reste à Paris pour continuer son éducation personnelle avec Déterville.

CONCLUSION

A la lumière de tout ce que nous avons traité à propos de l'amour selon le point de vue de Zulica, héroïne des *Lettres tahitiennes* de Joséphine de Monbart, et de celui de Zilia, héroïne des *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny, on peut donner une idée à propos des changements de la vision de l'amour selon certains éléments fréquents dans les deux recueils des lettres prises en question.

On distingue les évolutions de nos héroïnes à partir de deux situations précis pour chacun d'eux, c'est-à-dire le départ de Zeïr et la solitude à partir du moment où Zulica a été séduite par Johnston dans le cas des *Lettres tahitiennes* et la capture de Zilia et la cohabitation avec Céline dans *Lettres d'une Péruvienne*

En premier lieu, l'élément principal en commun entre les deux héroïnes est le sujet de cette thèse, c'est-à-dire l'amour.

Ici on distingue deux visions diamétralement opposées de l'amour déjà à partir des premiers chapitres. Selon Zulica, l'amour doit être l'élément le plus important dans une relation tandis que Zilia ne considère pas l'amour dans le sens littéral du mot, mais un amour comme affection : on le voit à un certain point de ce recueil, plus précisément quand Déterville demandera à Zilia les motivations qui la portent à lui préférer Aza et elle lui dit qu'en réalité elle n'éprouve pas l'amour comme Déterville l'entend.

En plus, cette vision de l'amour se rencontre dans l'échange des lettres : il y a une référence constante à l'amour dans les *Lettres tahitiennes* comme si Zulica avait un besoin matériel d'amour pour part de Zeïr même s'il est dans un autre pays ; d'autre part Zilia se confie à son aimé péruvien comme s'il était son conseiller : il semble être présent un rapport détaché entre les deux dans tout l'épître.

Un autre élément à prendre en considération est le rapport « héros-amour », un des éléments en commun entre Zulica et Zilia. La fille tahitienne et la fille péruvienne ont vécu intensément chaque instant de leurs expériences (à Tahiti dans le cas de Zulica, à Paris dans le cas de Zilia) en faisant toujours référence à l'amour et à tout ce qui s'est passé dans le lieu où elles se trouvaient.

Toutefois c'est à cause de l'amour et de leur ingénuité que les deux filles ont commis des erreurs impardonnables : Zulica a été séduite par un soldat anglais, c'est-à-dire Johnston, et la réaction a été drastique puisque son peuple l'a abandonnée et laissée à son destin ; Zilia a été abandonnée par tout son peuple et par Aza lui-même et mal acceptée par le peuple qui l'a accueillie. La seule différence que nous pouvons rencontrer dans ces deux filles est que Zulica est tout seule et elle peut communiquer seulement à distance avec Zeïr tandis que Zilia ne peut pas se confier avec quelqu'un de sa patrie puisqu'ils ont tous été tués. Elle est restée toute seule sauf une présence masculine qui est capable de la conforter pendant sa permanence à Paris: on parle de Déterville, le seul personnage qui a accepté une fille qui vient d'un territoire si lointain culturellement et géographiquement.

Pour conclure, le troisième élément à prendre en considération est la prise de conscience de Zilia et Zulica de la dure vérité à propos de

leurs aimés, c'est-à-dire le fait que Zeïr est amoureux de Madame de Germeuil et Zilia qui refuse Déterville dans sa vie et l'implication de Aza dans la capture.

Dans les *Lettres tahitiennes* Zulica fait la connaissance d'un détail grave et aussi important pour elle: elle apprend qu'Aza est tombé amoureux d'une fille connue à Paris, Madame de Germeuil. D'ici toutes les certitudes à propos de l'amour envers son mari se sont évanouies tout d'un coup. Maintenant la réaction la plus probable quand une situation de ce type se passe est d'écrire une lettre pour demander les motivations de cette décision. Toutefois Zulica prend la décision la plus improbable après avoir su une information de ce genre : écrire toujours une lettre à Zeïr mais pour s'excuser de son incapacité de comprendre la volonté de son aimé d'aller à la découverte d'un nouveau pays. Elle a compris que le risque de Zeïr de rencontrer quelqu'un qui peut la substituer dans une ville si lointaine de sa ville natale était très élevé. Pourtant le seul choix à faire était celle de mettre de sa côté et souhaiter une bonne vie avec la nouvelle fille parisienne.

D'autre part, dans *Lettres d'une Péruvienne* on sait que Déterville a laissé Paris pour aller à Malte puisqu'il a été appelé par l'ordre des chevaliers de Malte.

Ce détachement provoque en Zilia une autre perte des certitudes envers le garçon parisien et la porte à être plus convaincue du fait qu'elle est trop attachée à sa ville et à ses traditions pour rester à Paris. A cause de ce mécontentement, elle a maintenant choisi d'aimer uniquement Aza et confirmé de ne ressentir aucun intérêt pour Déterville.

Ensuite, elle fait une découverte assez choquante : Aza, l'aimé pour lequel elle a choisi de donner sa vie, a été le coupable de sa capture. D'ici on comprend qu'Aza n'a jamais voulu réellement Zulica chez soi parce que sinon il ne l'aurait pas vendue comme un trophée. Toutefois elle ne regrette rien à propos de ses décisions, elle reste à Paris chez Déterville et elle continue à aimer Aza même s'il a été infidèle dès le moment où il a quitté le Pérou.

A la lumière de ce que nous avons écrit dans cette thèse, on peut introduire ce que Madame de Graffigny voulait faire comprendre au lecteur qui est en train de lire les *Lettres d'une Péruvienne*, c'est-à-dire que «ce roman vise à forcer le lecteur à reconnaître la valeur de la culture primitive péruvienne et à prendre conscience des maux du colonialisme européen dans le Nouveau Monde»¹⁶. Donc le but de l'écrivaine était celui d'inviter le lecteur à se mettre à place de la princesse péruvienne et de faire comprendre que Zilia a commis assez d'erreurs pendant l'histoire à cause de son ingénuité due à sa culture et que les Européens n'ont pas compris cette fille. En réalité Zilia a commis toute une série d'erreurs qui nous portent à affirmer qu'elle n'a pas si ingénue comme elle veut faire croire.

Nous avons la première défaillance de la fille péruvienne dans la lettre numéro cinq, après que les Espagnols ont privé Zilia des *Quipos* pour communiquer. En effet elle dit que

¹⁶ « his novel aims to force the reader to acknowledge the value of the Peruvians's primitive culture and to realize the evils of European colonialism in the New World » dans Julia V. Douthwaite, *Writing the other as woman : Exotic heroines and literary strategies in the early French novel (1670-1786)*, 1990, p. 190. Online 01/02/2021

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avait donné de leur caractère. Car si je m'arrête aux fréquentes oppositions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croient leur esclave, et que leur puissance ne soit tyrannique. (De Graffigny, 26)

et que

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils ont témoignée de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité. (26)

Il y a un erreur de la part de Zilia ici : elle, princesse du Pérou, sous-estime le peuple qui se trouve en face d'elle. La jeune Péruvienne ne pense pas qu'elle se trouve dans une position d'infériorité par rapport aux Espagnols quand elle insiste sur le fait qu'elle est supérieure tant que princesse. Elle souligne cette supériorité plus avant, en traitant les deux Espagnols comme s'ils étaient ses esclaves:

ils chercheraient à me plaire, ils obéiraient aux signes de mes volontés ; je serais libre, je sortirais de cette odieuse demeure ; j'irais chercher le maître de mon âme ; un seul de ses regards effacerait le souvenir de tant d'infortunes. (27)

Toutefois cette supériorité disparaît quand, à la lettre numéro dix, elle croit de parler avec une ombre. D'ici elle commence à douter de son entourage :

Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savants que tous nos Ancutes. (39)

A partir de cela elle commence à prendre un peu de confiance vers Déterville et met de côté le rang de princesse, exaltant toutes les caractéristiques de son *Cacique* et, surtout, elle croit totalement en lui quand il lui annonce qu'il a commencé à avoir des contacts avec Aza, son bien-aimé:

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivais sur tant d'événements funestes, & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines, j'attends le reste du retour de Déterville ; il est humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, Quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur ! (79)

Si d'un côté Zilia est contente de ce que Déterville fait pour elle, d'autre part il y a Céline, qui ne comprend pas la raison pour laquelle la princesse Péruvienne continue à croire que Zeïr est encore amoureux d'elle vu que beaucoup de jours se sont écoulés et aucune réponse de sa part est arrivée. Pourtant dans la lettre numéro vingt-trois il y a une autre erreur de part de la princesse péruvienne puisque

Zilia ne croit pas au mot de la sœur de Déterville et elle commence à penser qu'elle a un début de jalousie pour son frère.

Cependant, répliquait-il, elle m'a dit que je ne devais pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point ! Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrais moi-même si je croyais pouvoir cesser de vous aimer.
(85)

Quand le sujet en question traite soit l'amour, soit Aza, la princesse Zilia défend son bien-aimé si quelqu'un en parle négativement. Elle ne pense jamais au fait qu'elle est se trouve dans un pays si lointain du Pérou à cause de son amant parce qu'elle est sûre du fait qu'il est son bien-aimé, donc qu'il ne trahit pas la femme de sa vie.

C'est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avait assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt. (97)

Elle continue à écrire ces lettres à son bien-aimé et elle se convainc du fait que la rencontre avec Aza sera le moment le plus remarquable de sa vie après plusieurs jours passés à Paris avec Déterville et sa famille. Elle lui conseille en plus de rester en France puisque « on y trouve tant d'agréments, qu'ils font oublier les dangers de la société. »
(99)

Entre la lettre numéro vingt-huit et la lettre numéro vingt-neuf il y a un moment où Zilia a un instant de lucidité commençant à avoir des doutes sur Aza lui-même parce que, si elle conclut la lettre vingt-huit en écrivant que Aza est « le seul confident de son cœur, de mes plaisirs, et de son bonheur » (109), excluant donc Déterville de gens à qui se confier, dans toute la lettre vingt-neuf Déterville s'excuse avec elle à cause du traitement réservé. On pourrait le définir un moment de lucidité parce qu'elle commit une troisième erreur, c'est-à-dire déclarer indirectement que Déterville peut dire tout ce qu'il veut mais le cœur de la princesse péruvienne est remis à Aza.¹⁷

En plus elle se moque du peuple français pendant la lettre numéro trente envoyée à Aza :

Enfin, mon cher Aza, leurs vices sont artificiels comme leurs vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'il sont. Ainsi que leurs jouets de l'enfance, ridicules institutions des êtres pensants, ils n'ont, comme eux, qu'une ressemblance ébauchée avec leurs modèles ; du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. (117)

Pour conclure elle commet une quatrième erreur, le plus fatal de tout ce recueil des lettres, après ce qu'elle a appris à propos de son bien-aimé

¹⁷ « Laissez-moi mon ami, contentez-vous des sentiments que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presque autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui. » pp.112-3.

Cet Aza, l'objet de tant d'amours, n'est plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon âme, la curiosité offensante, qui l'arrache à mes transports, pour visiter les raretés de Paris : tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas longtemps le plus malheureux (134)

Ce paragraphe se trouve dans la lettre numéro trente-quatre, dans l'une des lettres écrites par Zilia à Déterville et c'est la première fois pour qu'elle se confie à Déterville plutôt qu'à son bien-aimé à travers une lettre.

Dans cette lettre elle n'a presque plus la certitude d'être devant l'homme qu'elle avait connu quand elle était au Pérou : tous les doutes écrits dans cette lettre devraient porter la princesse péruvienne à couper les rapports avec Aza. D'autre part Zilia prend une décision assez douteuse, c'est-à-dire se détacher de Déterville et être toujours l'amante d'un homme qui s'est désintéressé de la femme de sa vie dès le moment où il a quitté le Pérou.

Nous pouvons aussi appliquer la citation de Madame de Graffigny aussi aux *Lettres tahitiennes* et faire une considération à propos de Zulica.

Dans les *Lettres tahitiennes*, Zulica a eu une grande évolution caractérial à partir du moment où elle s'est trouvée toute seule dans son pays. C'est à partir de ce moment qu'elle a commencé à se poser des questions à propos de l'amour et elle a cherché de comprendre si un

amour construit avec un homme qui, dans le moment où elle fait cette introspection se trouve à Paris, peut continuer où il faut le terminer.

Dans la lettre numéro quarante-neuf elle prend une décision douloureuse, mais nécessaire pour que Zulica et Zeïr puissent vivre sans avoir plus de problèmes du point de vue l'amour :

Il faut être l'époux de Madame de Germeuil, il ne faut pas me revoir si elle persiste à l'exiger ; mais si tu m'as promis davantage : si tu as juré de ne plus m'aimer, ton serment est nul, on n'a pu promettre ce qu'il n'est pas en son pouvoir de tenir, et si tu n'a pas promis cela, va ! Je peux me consoler de tout le reste.(Monbart [1784] 2012, 111)

Zulica, ici, a démontré une grande maturité en affirmant qu'elle n'est plus l'amant de Zeïr. Elle a compris qu'elle ne peut pas donner ce que son amant demande et, en plus, elle a accepté le fait que Madame de Germeuil peut donner à Zeïr ce que Zilia n'a pu jamais donner : la faculté d'apprécier le jeune garçon tel qu'il est et une relation solide, sans recourir aux lettres.

Pourtant l'amour a le rôle de fil rouge qui lie les deux héros principaux dans l'histoire entière et dans ces deux recueils nous a montré deux attitudes diamétralement opposées : d'un côté Zulica, une jeune fille tahitienne abandonnée par son peuple à cause d'une incompréhension avec Johnston et Zilia, l'héroïne des *Lettres d'une Péruvienne* qui n'a pas eu un grand rapport avec l'amour et communiquait seulement avec Aza, son aimé.

L'amour a été la « marionnettiste » de chaque roman et à travers elle, le destin des caractères se modifie positivement ou négativement. Dans le cas de ces deux ouvrages, on est parti avec deux positions similaires de l'amour : extrêmement positive pour Zulica dans les *Lettres tahitiennes* et assez positive pour Zilia dans *Lettres d'une Péruvienne*.

Plus avant les *Lettres tahitiennes* et les *Lettres d'une péruvienne* prennent des directions diamétralement opposées vers la moitié de chacun de ces épîtres : côté négatif pour Zulica quand elle a été abandonnée par tout son peuple à cause d'une avance de Johnston et positif pour Zilia quand elle a été acceptée par Déterville et sa famille.

Pour conclure la fille tahitienne a un renversement positif avec la prise de conscience et l'acceptation de Zeïr de s'épouser avec Madame de Germeuil et un renversement négatif pour Zilia quand elle comprend qu'elle a cru à son aimé Aza et assumé son infidélité plutôt que d'accepter d'aimer seulement Déterville.

En conclusion l'amour ne doit pas être l'élément cardinal d'une relation : il ne faut pas se influencer par l'amour dans chaque action que nous faisons dans la vie de tous les jours, il faut être aussi rationnel et de s'arrêter quand on est près de la perte le contrôle à cause de l'amour parce que sinon on risque de prendre des décisions qui risquent de miner l'alchimie d'un couple : il faut être impulsif (donc sous l'effet de l'amour), mais aussi réflexif en prenant conscience des actions effectués au fin de améliorer ou aussi renforcer le rapport instauré entre un jeune homme et une jeune fille.

BIBLIOGRAPHIE

RESSOURCES PRIMAIRES

1. Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne* (1747), édition de Rotraud Von Kulesa, Paris, Classiques Garnier Multimedia, 2016.
2. Monbart, Joséphine de, *Lettres tahitiennes* (1784), édition de Laure Marcellesi, Londres, The Modern Humanities Associations, 2012.

RESSOURCES SECONDAIRES

1. Béguin, Albert, *Une amie française de Jean-Paul: Madame de Monbart (Joséphine de Sydow)*, dans *Revue de littérature comparée*. 15 (1935), pp.30-59.
2. Bessire, François, *Femme de lettre et femmes du livre*, dans *Revue de la BNF* 2011/3 (n°39), pp.28-37.
3. Bostic, Heidi L., *Women and Reason in French narrative of the eighteenth century*, 2000, pp.190.
4. Douthwaite, Julia V., *Writing the other as woman : Exotic heroines and literary strategies in the early French novel (1670-1786)*, 1990, pp.385.
5. Garcia Caldéron, Angéles, *Un ejemplo relevante del modelo portugues en la épistola amorosa : las lettres d'une Péruvienne de Mme de Graffigny*, REF, Vol.8, pp.127-140.

6. Hartmann, Pierre, « *Vierge du Soleil / Fille des Lumières : La Péruvienne de Mme de Graffigny et ses Suites* », vol. 5, Strasbourg, 1989, p. 93-111.
7. Laffont Robert, *Romans de femmes du XVIIIe siècle*, Editions Robert Laffont, Paris, 1996.
8. Marcellesi, Laure, *From Noble Savage to Colonial Subject: Tahiti in Eighteenth-Century French Literature*, 2008.
file:///C:/Users/LNV80X8009MIX/Downloads/From_Noble_Savage_to_colonial_.pdf
9. Montorsi Silvia, *Philosophe et Bon Sauvage. L'Étranger et le combat des Lumières dans la France du XVIIIe siècle*, 2017.
https://www.academia.edu/39074508/Philosophe_et_Bon_Sauvage_L'Étranger_et_le_combat_des_Lumières_dans_la_France_du_XVIIIe_siècle
10. Showalter, English, *Correspondance de Madame de Graffigny, Tome I : 1716.-17 Juin 1739*, avec la collaboration de P. Allan, P. Bouillaguet, N. Boursier, J. Curtis, J. A. Dainard, L. C. Kerslake, D. W. Smith, D. A. Trott et E. A. Walker, Voltaire Foundation, Oxford, 1985.
11. Smith, David, *The popularity of Mme de Graffigny's Lettres d'une Péruvienne : the bibliographical evidence*, Eighteenth-Century Fiction, Volume 3, Number 1, 1990.
12. Versini Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, PUF, 1998.